L'école selon Hugo

Hugo, « À propos d'Horace[1] », in Les Contemplations

Marchands de grec ! marchands de latin ! cuistres ! dogues !
Philistins ! magisters ! je vous hais, pédagogues !
Car, dans votre aplomb grave, infaillible, hébété,
Vous niez l'idéal, la grâce et la beauté !
Car vos textes, vos lois, vos règles sont fossiles !
Car, avec l'air profond, vous êtes imbéciles !
Car vous enseignez tout, et vous ignorez tout !
Car vous êtes mauvais et méchants ! — Mon sang bout
Rien qu'à songer au temps où, rêveuse bourrique,
Grand diable de seize ans, j'étais en rhétorique[2] !
Que d'ennuis ! de fureurs ! de bêtises ! — gredins ! —
Que de froids châtiments et que de chocs soudains !
— Dimanche en retenue et cinq cents vers d'Horace ! —
Je regardais le monstre aux ongles noirs de crasse,
Et je balbutiais : — Monsieur… — Pas de raisons !
Vingt fois l'ode à Plancus et l'épître aux Pisons[3] ! —
Or j'avais justement, ce jour-là, — douce idée
Qui me faisait rêver d'Armide et d'Haydée[4], —
Un rendez-vous avec la fille du portier.
Grand Dieu ! perdre un tel jour ! le perdre tout entier !
Je devais, en parlant d'amour, extase pure !
En l'enivrant avec le ciel et la nature,
La mener, si le temps n'était pas trop mauvais,
Manger de la galette aux buttes Saint-Gervais[5] !
Rêve heureux ! je voyais, dans ma colère bleue,
Tout cet éden, congé, les lilas, la banlieue,
Et j'entendais, parmi le thym et le muguet,

[1] Poète latin du Ier siècle avant J.-C., Horace est l'un des auteurs les plus importants de l'Antiquité. Son œuvre développe une sagesse épicurienne fondée sur le plaisir de vivre.

[2] La rhétorique désigne par métonymie la classe au cours de laquelle on enseignant la rhétorique ; elle correspond à l'actuelle classe de Première.

[3] Poèmes d'Horace. L'ode à Plancus exhorte ce dernier à jouir de l'heure présente ; l'épître aux Pisons, plus connue sous le nom d'*Art poétique*, offre une réflexion sur la fonction de la poésie et de la littérature.

[4] Armide est l'héroïne de la *Jérusalem délivrée* (1580) du Tasse, et Haydée, une héroïne de *Don Juan, satire épique* (1824) de Byron.

[5] Quartier de cabarets sur les hauteurs de Belleville.

Les vagues violons de la mère Saguet[6] !
Ô douleur ! Furieux, je montais à ma chambre,
Fournaise au mois de juin, et glacière en décembre,
Et, là, je m'écriais :

— Horace ! ô bon garçon !
Qui vivais dans le calme et selon la raison,
Et qui t'allais poser, dans ta sagesse franche,
Sur tout, comme l'oiseau se pose sur la branche,
Sans peser, sans rester, ne demandant aux dieux
Que le temps de chanter ton chant libre et joyeux !
Tu marchais, écoutant le soir, sous les charmilles,
Les rires étouffés des folles jeunes filles,
Les doux chuchotements dans l'angle obscur du bois[7] ;
Tu courtisais ta belle esclave quelquefois,
Myrtale aux blonds cheveux, qui s'irrite et se cabre[8]
Comme la mer creusant les golfes de Calabre ;
Ou bien tu t'accoudais à table, buvant sec
Ton vin que tu mettais toi-même en un pot grec.
Pégase te soufflait des vers de sa narine ;
Tu songeais ; tu faisais des odes à Barine,
À Mécène, à Virgile, à ton champ de Tibur,
À Chloë[9] qui passait le long de ton vieux mur,
Portant sur son beau front l'amphore délicate.
La nuit, lorsque Phœbé devient la sombre Hécate,
Les halliers s'emplissaient pour toi de visions ;
Tu voyais des lueurs, des formes, des rayons,
Cerbère se frotter, la queue entre les jambes,
À Bacchus, dieu des vins et père des ïambes ;
Silène digérer dans sa grotte, pensif ;
Et se glisser dans l'ombre, et s'enivrer, lascif,
Aux blanches nudités des nymphes peu vêtues,
Le faune aux pieds de chèvre, aux oreilles pointues !
Horace, quand grisé d'un petit vin sabin,
Tu surprenais Glycère ou Lycoris au bain,
Qui t'eût dit, ô Flaccus[10] ! quand tu peignais à Rome

[6] La mère Saguet tenait une guinguette du côté de Vanves.

[7] Réécriture de vers d'Horace.

[8] Idem.

[9] Allusions à des poèmes d'Horace.

[10] Le nom complet d'Horace est Quintus Horatius Flaccus.

Les jeunes chevaliers courant dans l'hippodrome,
Comme Molière a peint en France les marquis,
Que tu faisais ces vers charmants, profonds, exquis,
Pour servir, dans le siècle odieux où nous sommes,
D'instruments de torture à d'horribles bonshommes,
Mal peignés, mal vêtus, qui mâchent, lourds pédants,
Comme un singe une fleur, ton nom entre leurs dents !
Grimauds hideux qui n'ont, tant leur tête est vidée,
Jamais eu de maîtresse et jamais eu d'idée !

[…]

Ainsi l'on m'entendait dans ma geôle crier.

Le monologue avait le temps de varier.
Et je m'exaspérais, faisant la faute énorme,
Ayant raison au fond, d'avoir tort dans la forme.
Après l'abbé Tuet, je maudissais Bezout[11] ;
Car, outre les pensums où l'esprit se dissout,
J'étais alors en proie à la mathématique.
Temps sombre ! enfant ému du frisson poétique,
Pauvre oiseau qui heurtais du crâne mes barreaux,
On me livrait tout vif aux chiffres, noirs bourreaux ;
On me faisait de force ingurgiter l'algèbre ;
On me liait au fond d'un Boisbertrand[12] funèbre ;
On me tordait, depuis les ailes jusqu'au bec,
Sur l'affreux chevalet des X et des Y ;
Hélas ! on me fourrait sous les os maxillaires
Le théorème orné de tous ses corollaires ;
Et je me débattais, lugubre patient
Du diviseur prêtant main-forte au quotient.
De là mes cris[13].

[11] Auteur d'un livre sur la poésie latine et d'un manuel d'algèbre.

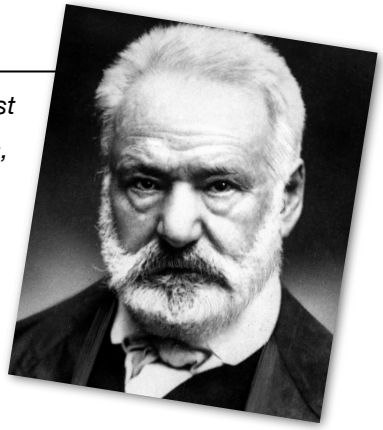
[12] Auteur d'un manuel d'algèbre.

[13] J'ai ici inséré un saut de page sans rapport avec le texte d'origine, pour distinguer la toute fin du poème du reste.

Un jour, quand l'homme sera sage,
Lorsqu'on n'instruira plus les oiseaux par la cage,
Quand les sociétés difformes sentiront
Dans l'enfant mieux compris se redresser leur front,
Que, des libres essors ayant sondé les règles,
On connaîtra la loi de croissance des aigles,
Et que le plein midi rayonnera pour tous,
Savoir étant sublime, apprendre sera doux.
Alors, tout en laissant au sommet des études
Les grands livres latins et grecs, ces solitudes
Où l'éclair gronde, où luit la mer, où l'astre rit,
Et qu'emplissent les vents immenses de l'esprit,
C'est en les pénétrant d'explication tendre,
En les faisant aimer, qu'on les fera comprendre.
Homère emportera dans son vaste reflux
L'écolier ébloui ; l'enfant ne sera plus
Une bête de somme attelée à Virgile ;
Et l'on ne verra plus ce vif esprit agile
Devenir, sous le fouet d'un cuistre ou d'un abbé,
Le lourd cheval poussif du pensum embourbé.
Chaque village aura, dans un temple rustique,
Dans la lumière, au lieu du magister antique,
Trop noir pour que jamais le jour y pénétrât,
L'instituteur lucide et grave, magistrat
Du progrès, médecin de l'ignorance, et prêtre
De l'idée ; et dans l'ombre on verra disparaître
L'éternel écolier et l'éternel pédant.
L'aube vient en chantant, et non pas en grondant.
Nos fils riront de nous dans cette blanche sphère ;
Ils se demanderont ce que nous pouvions faire
Enseigner au moineau par le hibou hagard.
Alors, le jeune esprit et le jeune regard
Se lèveront avec une clarté sereine
Vers la science auguste, aimable et souveraine ;
Alors, plus de grimoire obscur, fade, étouffant ;
Le maître, doux apôtre incliné sur l'enfant,
Fera, lui versant Dieu, l'azur et l'harmonie,
Boire la petite âme à la coupe infinie.
Alors, tout sera vrai, lois, dogmes, droits, devoirs.
Tu laisseras passer dans tes jambages noirs
Une pure lueur, de jour en jour moins sombre,
Ô nature, alphabet des grandes lettres d'ombre !

Paris, mai 1831.

Les Contemplations, « Autrefois (1830-1843) », « Livre premier - Aurore », 1856.



À en croire de récents sondages, Victor Hugo (1802-1885) est en ce début de XXIe siècle l'écrivain préféré des français, peut-être parce qu'il incarne non seulement la littérature, mais également le lien qu'entretient celle-ci avec la vie de la société. Homme politique dont les convictions épousent les grands changements du XIXe siècle, défenseur de ceux qu'il appellera les « Misérables », promoteur de l'abolition de la peine de mort plus d'un siècle avant la loi Badinter de 1981, chef de file du mouvement romantique, il est l'auteur d'une œuvre à la fois diverse et considérable, qui s'inscrit aussi bien dans le roman que dans le théâtre et la poésie. Le recueil des Contemplations*, publié en 1856, est conçu durant sa période d'exil ; il retrace « une destinée […] écrite là jour à jour ».*